



Responsable de publication : Joelle ROBIN / Atelier des Carmes à Vienne Illustrations : François ROBIN ©



# BREVES DE SANG D'ENCRE

## **CONCOURS DE NOUVELLES POLAR OU NOIR**

**13<sup>-ème</sup> édition**

**Novembre 2024**

*Consignes :*

Le texte devra **obligatoirement commencer par cette phrase :**

***"Combien serons-nous ce soir, pour ce bouillon de 11h ?  
- Treize, bien sûr..."***

**et terminer par celle-ci ( il sera accepté une ou deux phrases après) :**

***...et les membres du jury éclatèrent de rire !***

© Les nouvelles et les dessins appartiennent à leurs auteurs



*Nouvelle gagnante*

*C'est de sa faute !*

**Elisabeth CHANCEL**  
Ille-et-Vilaine





« - **Combien serons-nous ce soir pour ce bouillon de 11h ?**

- **Treize, bien sûr...** Comme tous les ans ! Mais je te garantis que nous boirons autre chose que du bouillon !

- Treize ! Tu te prends pour Jésus ou quoi ?

- Quel rapport ?

- Oublie cela... Écoute mon Nounours, je m'estime plus qu'aimable de recevoir tes grossiers et primitifs amis. Chaque fois qu'ils viennent, ils mettent la maison sens dessus-dessous et me font regretter de ne pas avoir empoisonné leurs bières et leurs saucissons ! »

Avec du recul, c'était clairement dans cette charmante conversation que se trouvait l'origine du plan diabolique de Joseph d'Arvilliers, alias « Nounours » pour sa femme Liane. Nantais de quarante ans, Joseph avait hérité d'une maison assez luxueuse au décès de ses parents mais il n'y avait pas rencontré le bonheur. Selon ses propres dires, son mariage marquait le début de sa descente aux enfers.

Joseph dévisagea longuement les jurés dont les visages impassibles ne le déstabilisaient aucunement. Sur les conseils de son avocat, il jouait la franchise, quitte à s'exposer à plusieurs années de prison. Il devait maintenant faire éclater ce qu'il avait tu durant l'enquête... Naïvement, il croyait pouvoir tisser une certaine complicité avec les jurés. Le mensonge ne fonctionnait jamais dans les séries télévisées, il allait essayer une autre méthode. La franchise constituait sa dernière carte. Il n'était plus temps de tergiverser.

« Ce soir-là, je me sentis humilié et incompris. Liane tenait seule le gouvernail de cette maison et se permettait de menacer de mort mes meilleurs amis. Je ne profitais guère de cette unique soirée annuelle que sa tyrannie m'accordait car mon esprit se trouvait bien au-delà des vapeurs qui flottaient dans le salon. Lentement, je basculais du côté obscur. Oh, je ne l'envisageais pas dans l'immédiat bien sûr ; je repoussais même avec véhémence chacune des atroces et insidieuses pensées susurrées à l'oreille de mon âme. Pourtant, trois jours d'humiliation plus tard, je me réveillai avec l'inébranlable certitude que je voulais... tuer ma femme. »

Un murmure de désapprobation circula dans la salle d'audience. Deux jurés échangèrent un regard interrogateur tandis qu'un autre caressait nerveusement sa moustache. La voix grave et mesurée de Joseph résonna à nouveau, appuyant sur chaque mot :

« Je désirais tant la voir morte que je ne parvenais plus à me concentrer sur rien d'autre. Vous le savez sûrement : je suis informaticien et je travaille à domicile. Mon épouse, sans emploi, ne m'octroyait aucun instant de répit en journée : ne bois pas tant de café, n'oublie pas tes exercices pour le dos, viens m'aider à ceci, viens réparer cela, tu n'as pas le droit au sel, installe le filtre de lumière bleue sur ton écran... Sachez que le cauchemar se poursuivait la nuit. Elle allait

jusqu'à m'interdire de m'endormir avant elle afin que mes ronflements ne l'importunent pas. Et si, en dépit de ses avertissements, j'avais le malheur de sombrer dans les bras de Morphée en premier, Liane me réveillait impitoyablement à coups de ciseau à ongles. La nuit, si telle ou telle raison l'éveillait, elle me secouait aussitôt afin que je partage son insomnie... Néanmoins, je refuse de m'étendre davantage sur le quotidien infernal qu'elle m'a imposé ces six dernières années. Je suis bien conscient de ne pas incarner la victime devant ce tribunal et, loin de moi, l'idée de me bâtir des circonstances atténuantes. »

Joseph s'était promis de tout avouer sans détour. Il tenait ses engagements et guettait avec avidité les rides d'effroi qui naissaient progressivement sur les fronts des jurés.

« Au fur et à mesure, mon ignoble projet se concrétisa et je fomentai un plan imparable. Tous les dimanches soir, avant de se coucher, Liane passait la serpillière sur le sol de la cuisine. Elle y tenait tant que la plupart de nos amis et voisins en avaient connaissance, ce qui renforcerait la crédibilité de la thèse de l'accident. Une mauvaise chute peut être fatale et c'est ce sur quoi j'escomptais. L'excitation gagna bientôt tout mon être et j'étais si certain de ma réussite que je n'envisageais aucun plan de secours. Notre cuisine était encombrée de meubles aux arêtes tranchantes, si bien que, quelle que soit sa direction, ma poussée serait implacablement mortelle. La semaine précédente, je supportai tous les reproches habituels avec un si large sourire que Liane me demanda à plusieurs reprises si je me sentais bien. Comme je lui répondais inlassablement que je ne m'étais jamais trouvé si heureux, elle reprenait ses litanies de reproches à mon égard. »

Ici, Joseph d'Arvilliers marqua une légère pause. Le décor du tribunal semblait s'évanouir pour ne plus laisser place qu'à cette cuisine surchargée, future scène de crime.

« Ce dimanche soir, la lune était pleine et sa face ronde semblait ricaner derrière nos fenêtres. Les ténèbres emplissaient, pour une fois, l'intérieur, et non l'extérieur. Toutes les lumières étaient éteintes, à l'exception de la salle de bains où Liane, après avoir terminé le ménage, se rafraîchissait le teint. Je savais qu'elle regagnerait ensuite la cuisine pour préparer une tisane. Je ne fus pas déçu dans mon attente. Accroupi derrière la patère du hall, je suivis avec délice ses pas prudents jusqu'à la cuisine. Elle appuyait sur l'interrupteur lorsque je surgis dans son dos. Je remarquai qu'une sueur froide parcourait le bas de sa nuque, comme si son être s'apprêtait déjà à accueillir l'ombre de la Mort. Je ne tremblais pas. J'avançai encore d'un pas sans qu'elle ne me vît et... je glissai ! La coquine avait employé un savon de Marseille particulièrement glissant cette fois-ci. Mon arme se retournait contre moi ! Je glissai comme jamais je ne glissai auparavant ! Une inertie incroyable m'emporta vers l'avant si bien que je heurtai Liane avec une violence inouïe. Nous tombâmes tous les deux, ou plus exactement, je

m'écroulai sur elle, incapable de maîtriser cette chute insensée. Je me trouvai donc tout étourdi, couché sur ma femme, à quelques centimètres au-dessus du sol rutilant. Je l'entendais râler sans trouver la force de me redresser pour lui permettre de respirer. Lorsque la cuisine cessa de danser devant mes yeux et que je me relevai, Liane ne bougeait plus. »

L'impassibilité des jurés avait disparu. Leur regard trahissait une attention soutenue, voisine de la fascination macabre. Le procureur, représentant de la partie civile, reprit ses esprits le premier :

- Avez-vous tenté de lui porter secours ?

- Vous savez, monsieur le procureur, il m'avait fallu tant d'efforts pour me lever que je ne pouvais pas m'agenouiller pour la ranimer. Après tout, est-ce de ma faute si elle a utilisé un savon trop... savonneux ? Au moment où j'ai glissé et où ma chute a entraîné son décès, croyez bien que je n'avais nullement l'intention de la tuer ! Je ne pensais qu'à me rattraper afin de ne pas me briser le cou ! C'est un accident, rien de plus.

Le procureur ouvrit une bouche hébétée mais aucun son ne franchit ses lèvres. A vrai dire, un discret bruit de fond le perturbait. Il se retourna et découvrit la face hilare du juge qui retenait tant bien que mal le fou rire qui l'animait. Entre deux soubresauts, il parvint à articuler :

-Messieurs les jurés, je propose donc que nous concluions que Liane d'Arvilliers est seule responsable de l'accident domestique qui lui a coûté la vie.

Face à la tournure que prenait ce procès, dans le sein même d'une Cour d'Assises respectable, le procureur adopta une mine outrée et tenta de trouver du soutien parmi l'audience. Mais, elle aussi, semblait déjà gagnée par le rire. Le juge retrouva un semblant de sérieux pour ajouter :

-Il faudra tout de même lancer une procédure à l'encontre de la marque de ce fameux savon « trop glissant ».

Joseph cria un « Voilà ! Exactement ! », et **les membres du jury éclatèrent de rire !**

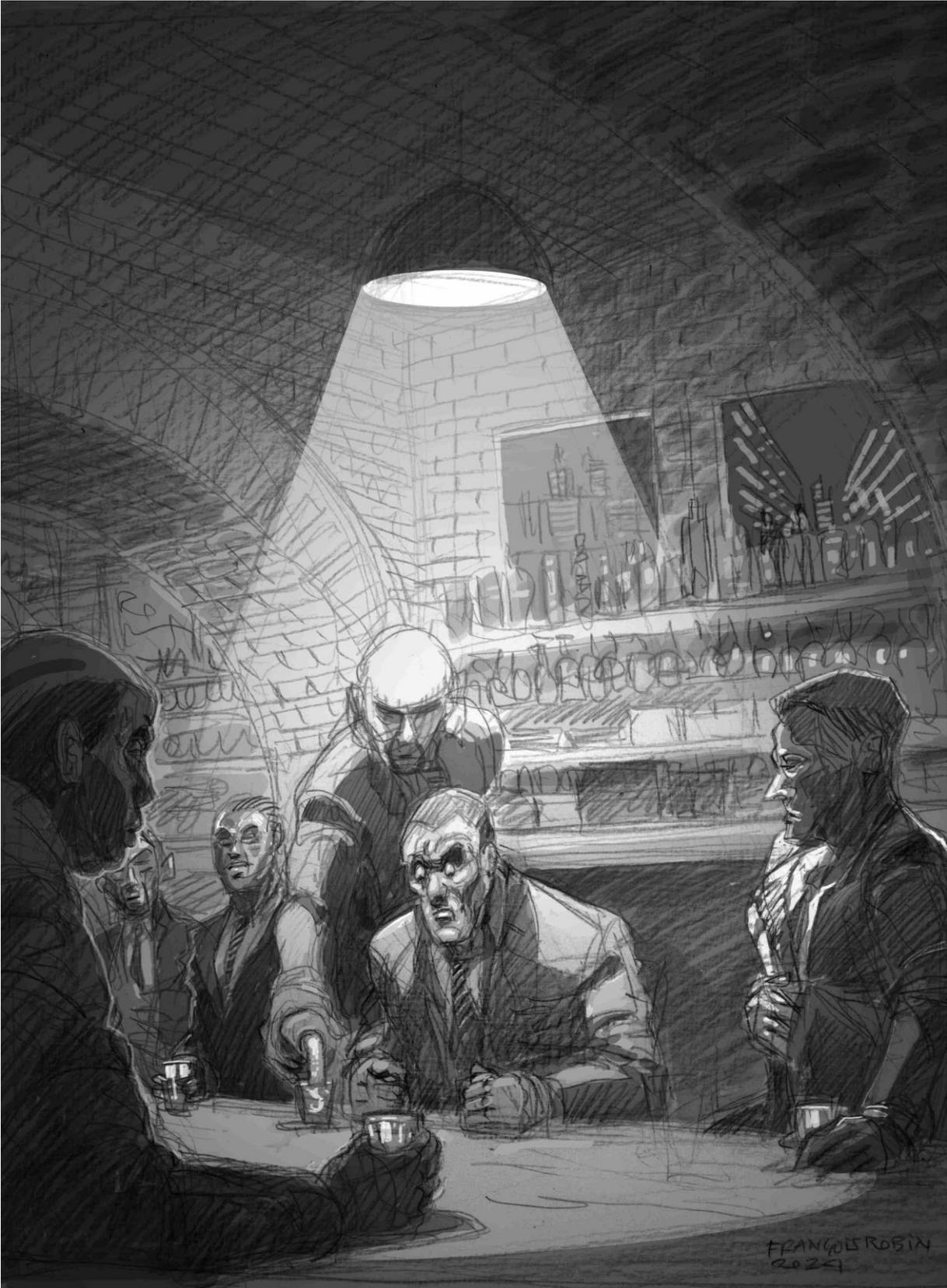


*Deuxième place*

*Hara qui rit !*

**Pascale BONIN**  
Isère





« **Combien serons-nous ce soir, pour ce bouillon de 11h ?**

- **Treize, bien sûr ...**

Je lève les yeux vers le coursier : « C'est quoi c't'embrouille ?

- Tu ferais mieux de te manier. Le *Boss* n'aime pas attendre. »

Je relis le message. Je n'y capte toujours rien mais je prends le temps d'inspecter l'enveloppe.

Je la tourne dans tous les sens et je découvre en lettres majuscules « *POUR N°13 : RDZ-VS LA CANTINA 22h30 – B.* »

Un rencart avec LE *Boss* et à La Cantina, le restaurant bien connu pour lui servir de *QG*. C'est un ordre plutôt qu'une invitation ... Pas le temps d'y réfléchir, j'ai une heure pour enfilez un costard et y aller. Je commande un Uber, pas question de lambiner.

Dans le *VTC*, *flash-back* sur ma vie au Japon tout en massant sans m'en rendre compte le vide laissé par mon petit doigt manquant. Ça fait trois ans que je suis rentré et déjà deux que j'ai rejoint le clan du *Boss*. Ici, j'ai pris un nouveau départ et je ne commettrai pas les mêmes erreurs. Mon point fort ? Je cisèle mes coups, je ne laisse rien au hasard. Ma seule faille est d'être encore trop imprégné des règles des yakusas. Possible alors que j'aie transgressé les codes de la Famille sans le vouloir ?

Là, je commence à baliser sévère quand brusquement, je mets un coup de poing contre le dossier du siège avant.

« Mais bon sang, c'est quoi ces conneries de bouillon de 11h et de numéro treize ?

- Tout va bien Monsieur ? Pas d'inquiétude, on sera à l'heure.

- 50 balles de plus si on arrive avant ! »

22h20 : je poireaute aux abords de la Cantina mais pas question d'entrer sans y être autorisé.

De grosses berlines arrivent et déposent chacune à leur tour leur unique passager.

Je reconnais la garde rapprochée du *Boss*, leurs surnoms reflètent leur « spécialité » comme le Surineur, la Fouine ou l'Étrangleur. Ils sont tirés à quatre épingles. C'est du sérieux.

Dès que le dernier a passé la porte du restaurant, le vigile tout droit sorti d'une salle de *muscu* me fait signe d'approcher. Il m'escorte jusqu'au sous-sol façon crypte. Les caïds sont assis, six d'un côté de la table en marbre, cinq de l'autre et le *Boss* trône au bout. Le cerbère me désigne la chaise libre. Le compte est bon, ils sont douze et je suis le numéro treize, le seul gars anonyme.

Le *Boss* attaque direct : « Chers amis, ce soir, nous sommes treize. Cherchez l'erreur ! »

Les onze affranchis se tournent alors vers moi. Ces gars ont tous du sang sur les mains. Je n'y trouve rien à redire car moi aussi...

« Numéro treize, alors tu essaies de la jouer solo ? Tu te croies toujours au Japon ?  
J'ouvre la bouche, paniqué.

- Boucle-la, tu es ici pour écouter. La Famille s'est réunie pour décider de ton sort. »  
Une boule d'angoisse m'empêche de déglutir mais je me force à afficher une *poker face* comme tous ceux qui m'entourent. Je hoche la tête, la mâchoire crispée.

Tour à tour, chacun des onze affranchis devenus jurés d'un soir, déballe toutes sortes de salades. Tout cela pue la rivalité à plein nez. Ils me font la totale, du racket non déclaré aux filles qui travailleraient en direct pour moi avec pour finir le tableau le trafic de came coupée. Ils crachent sur mon business et piétinent ma réputation. C'est un procès à charge. Seuls les cadors s'expriment encouragés par les hochements de tête du *Boss* qui ne me lâche pas du regard. Les accusations sont graves et la dernière me crucifie.

C'est le bien nommé Perce-Neige qui enfonce le clou en mettant en doute ma fidélité à la Famille. Des témoins auraient affirmé que je fricote avec les Stups, ce qui expliquerait la perquise de sa dernière livraison par Go Fast.

« Putain, j'suis pas une balance ! J'ai hurlé sans vraiment le vouloir.

- La ferme ! » gueule le *Boss*.

Perce-Neige reprend la parole et finit de m'enfoncer. J'en mène pas large. Ils vont faire quoi ? Me buter pour un ramassis de conneries ? J'ai rien vu venir, moi qui croyais avoir rempli mon contrat voire même dépassé les exigences du *Boss* pour gagner ma place dans la Famille.

« Votre verdict ! lance brutalement le *Boss*. Tour à tour, chacun de ses hommes lève la main.

- Numéro treize est déclaré coupable à l'unanimité ! Tu es faisandé comme toutes les petites frappes de ta génération ! »

Agacé, il claque des doigts et le balaise de l'entrée réapparaît. Il apporte les mythiques gobelets à whisky de la Cantina et les tend à chacun des jurés, place un sous-verre au bout de la table et y pose délicatement le *drink* réservé au *Boss*. Le dernier verre sur son plateau porte le numéro treize. Le malabar se dirige vers moi et se plante à mes côtés, m'imposant une tension insoutenable.

Le *Boss* annonce la couleur : « Voilà ton bouillon de 11 heures, numéro treize. Je ne peux pas me permettre de garder un véreux dans la Famille, toutefois tu ne mérites pas non plus de

crever dans le caniveau. On va faire ça proprement. Tu vas donc gentiment avaler ton verre sans faire d'histoires ! »

J'me rebiffe même pas. J'suis déjà mort ! Je repense au Japon. Là-bas un traître à sa Famille se serait suicidé devant ses accusateurs et j'aurais préféré finir comme ça.

Soudain le colosse me tend la boisson rougeâtre. Il faut que ça aille vite. Je la saisis et j'en avale la moitié d'un trait.

« Numéro treize, si tu as quelque chose à dire c'est maintenant, exige le *Boss*.

Le liquide me dévore littéralement la gorge et j'articule péniblement.

- Fidélité et Honneur sont les deux valeurs du yakusa. Je n'ai jamais trahi.

- Numéro treize, garde ton prêche pour Saint Pierre, coupe le *Boss* avec impatience. Avant de claquer, sois un homme et crache-nous le morceau. »

Ma tête tourne et l'acide me ronge déjà les tripes. Dans un dernier sursaut de fierté, je parviens à crachoter. « Je ne suis pas une balance ! »

Dans un silence de mort, mes bourreaux guettent les premiers effets du poison en sirotant leur Chivas. Tout en sueur, je m'effondre sur ma chaise. J'vais crever !

Imperturbable, le *Boss* fait alors signe au colosse toujours au garde à vous près de moi.

Le géant s'empare de mon verre, le vide sans broncher puis déclare impassible :

« Un peu fade ce bouillon, le Pepper X est pourtant le piment le plus fort du monde.

- Redresse un peu le nouvel affranchi qu'il puisse profiter de SA soirée, ordonne le *Boss*.

Devant mon air ahuri il continue :

- Ce tord-boyaux va te décalaminer la tuyauterie mais pas de quoi appeler le croque ! » et **les membres du jury éclatèrent de rire !**

- Ton honneur est sauf. La Famille est à présent ta Famille et ton nom Katana. »

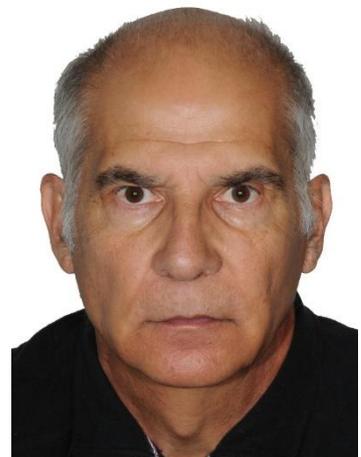


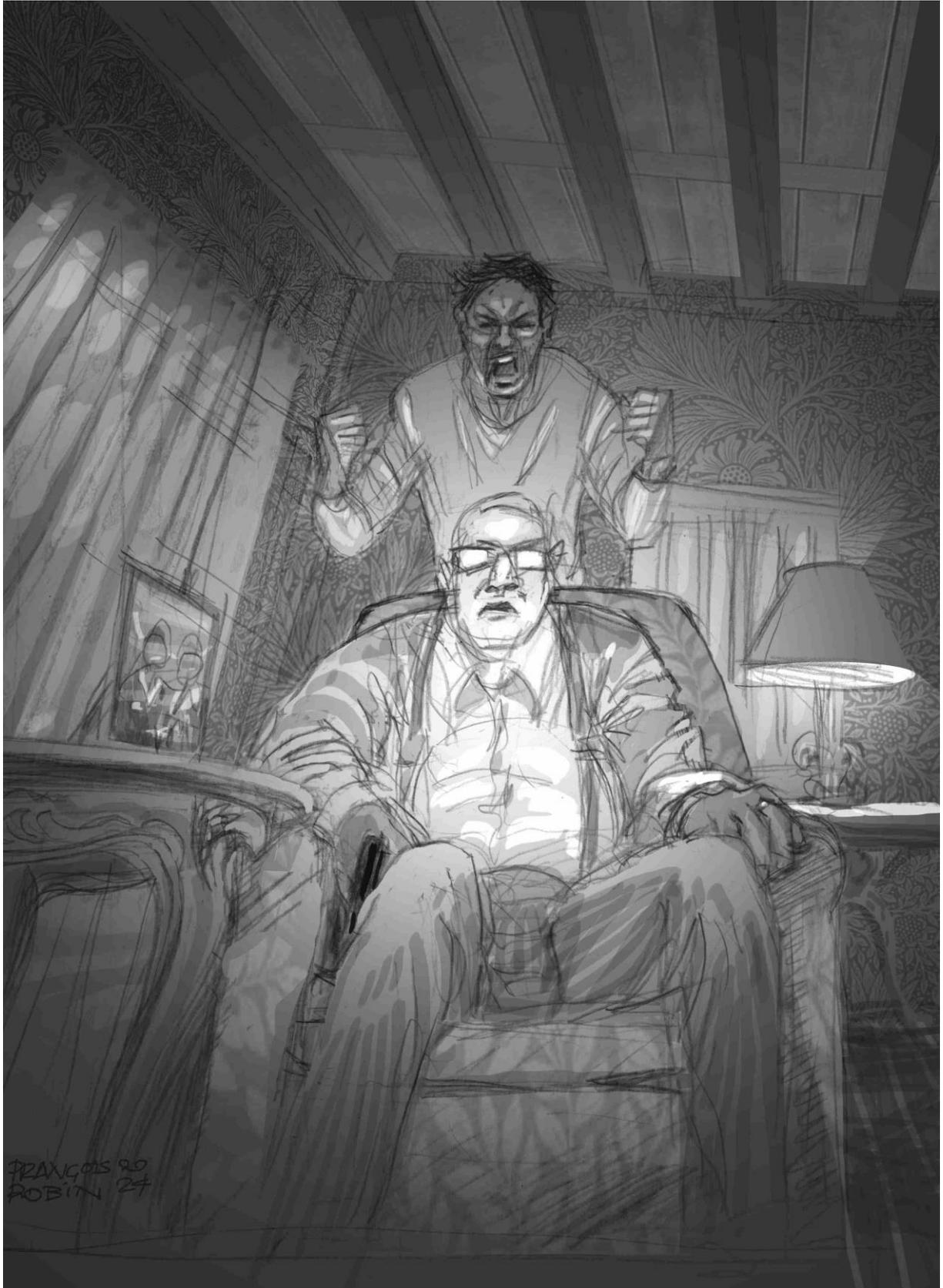
*Troisième place*

*À jeu et à sang*

**Georges MATHIEU**

Var





« *Combien serons-nous ce soir, pour ce bouillon de 11h ? – Treize, bien sûr... »*

– Et ça te fait rire ? T'en as pas marre de regarder des conneries ?

A. ne répondit pas.

– Tu t'rends compte qu'ils sont payés des fortunes pour rendre les gens cons ?

Silence.

– Putain, mais t'es sous hypnose ? Tu te rends compte ? Hoho, je suis là !... C'est nouveau, ce jeu ?

Silence.

– Remarque, ils se ressemblent tous. Ya que le décor qui change. Et le présentateur. Les autres, les pauvres gens qui viennent pour qu'on se foute de leur gueule en public, ils se ressemblent tous. Ils et elles, d'ailleurs : sur ce point-là, les deux sexes sont égaux depuis longtemps.

– Chuut!

– Ah dis donc, tu t'es rendu compte que j'étais là ! Événement ! Pas si passionnant, ce jeu, en fait !

Silence.

– Mais, effectivement, je n'ai pas l'impression de l'avoir déjà vu. Le décor. Ou c'est un vieux dont ils ont changé l'emballage. Note, je fais pas attention à tous ces trucs.

Silence.

– Oh, là là, ces rires en boîte ou sur commande, ça m'énerve... ! J'imagine le mec qui fait des grands signes "Là, il faut rire ; comme à la répétition". "Allez, encore, encore, riez, riez ! Stop !".

Silence.

– Je serais curieux de savoir comment ils les choisissent leurs candidats, leurs jurés, leur public... Ils doivent calculer la proportion de femmes sexy, et d'hommes aussi, et des plus moches, pour que tout le monde se reconnaisse. Me dis pas que ça te fait fantasmer.

Silence.

– Ça dure depuis combien de temps, ce truc ? Parce que j'ai vraiment quelque chose à te dire. Et, après, évidemment, il y a un autre attrape-couillons du même genre, et encore un autre et ainsi de suite. Ça m'étonne que tu n'y passes pas toute la nuit, devant la télé.

Silence

– Non, franchement, c'est sérieux. Tu regardes ce que tu veux, c'est pas mon problème, mais il faut vraiment qu'on cause.

Silence.

– Ah, la coupure pub ! C'est l'occasion. Tu vas pas me dire que tu vas regarder les pubs. Ho ! Tu vas pas changer d'assurance, de pare-brise... ou faire un régime. Surtout que c'est toujours les mêmes. Allez, avant que ça recommence !

A. fit un léger mouvement dans le fauteuil. B. eut un espoir.

A. sortit simplement d'entre l'accoudoir et l'assise de son siège un pistolet, noir, luisant, compact, le dirigea vers B. sans même tourner la tête, et appuya sur la détente avec à peine une légère crispation des lèvres. B. s'effondra sans un cri. Il n'avait même pas eu le temps de s'étonner.

Le bruit du coup de feu s'était superposé aux sons des publicités : rengaines stridentes, exclamations horrifiées ou joyeuses, sonneries, avertissements, presque les mêmes bruits que dans le jeu, mais en plus fort, plus percutants. La balle produisit des dégâts inattendus : le sang gicla avec force, étoilant les rideaux blancs qui cachaient le paysage sinistre, ensoleillant le canapé gris perle, fleurissant le philodendron, bénissant une photo de famille sur le guéridon ; et, sans doute, longtemps après, découvrirait-on encore ici et là, des taches brunes. B. gisait sur le côté. Le sang coula quelques secondes en flaque sur le sol, les pieds de la table basse en bois exotique en aspirèrent dans leurs veines, il s'infiltra sous les meubles et dans les jointures du parquet. Ceux qui évacueraient le cadavre en emporteraient sous leurs semelles et laisseraient jusque dans la rue des empreintes rouges de plus en plus irrégulières ; elles intrigueraient les passants jusqu'à ce que les médias rapportent l'incident, qui les ferait frémir d'angoisse et de fierté.

Par chance, aucune goutte de sang n'atteignit l'écran. Quand le jeu reprit, les couleurs pimpantes de cette autre pièce, là-bas, n'étaient pas souillées, les musiquettes continuèrent à rythmer le suspense. L'animateur lança, d'un ton jovial, une plaisanterie inoffensive et banale sur la réponse d'une candidate et **les membres du jury éclatèrent de rire.**



*Quatrième place*

*Sans faute*

**Claire CONSTANS**  
Lot-et-Garonne





**Bien sûr qu'on va trafiquer les factures, on va pas se gêner, ha ha!\_ \_ \_**

## « Combien serons-nous ce soir, pour ce bouillon de 11h ?

- **Treize, bien sûr...** » répond-il d'un ton terrible. Elle sait bien que salariés plus jury ça fait 13, elle se fout de lui ou quoi ? Il ne la supporte plus, avec son air intello et son français qu'on comprend rien à ce qu'elle dit.

Lui, c'est Bombardo, cadre chez Sansavek, le plus gros négoce de produits agricoles du Gers. Son front carré et ses volumes évoquent un large poisson prognathe, primitif et ivre de grands fonds. Il perçoit un obèse salaire et l'avantage d'une voiture de fonction très cylindrée et m'as-tu-vu. Sa mission est de ramasser toutes les subventions d'argent public que l'élan national d'allégeance à l'entreprise privée accorde au moindre projet d'animation du territoire. Chaque fournisseur lui fourgue en outre de moelleux pots-de-vins pour l'entretien de sa fidélité. En toute grandiloquence, il brasse avec aplomb les termes à la mode : ADN, faire sens, K euros. Il ignore les lois de la fiscalité. Et si, par hasard, il entend parler de culture, il sort sa calculette pour compter le pognon qu'il brasse, sans jamais avoir lu le moindre livre.

Bombardo roule en Audi.

Elle, c'est la stagiaire. Elle prépare un 3ème cycle universitaire. Puisque la faculté abdique une partie de son enseignement au bénéfice de l'immersion en entreprise, elle doit trouver un stage de fin de cursus. Elle choisit Sansavek par amour de l'agriculture. La stagiaire a hâte de découvrir rouages stratégiques et lois de la production. Elle est impatiente de plonger dans le vrai monde du vrai travail. D'origine modeste, elle croit que l'école de la République lui ouvrira bientôt la porte de l'ascenseur social. Elle est toute fraîche et jolie, joyeuse comme un chaton, enthousiaste, honnête et respectueuse. Elle est la fierté de ses parents.

La pauvre stagiaire est de tous les poncifs.

Elle mentionne « maîtrise des outils bureautiques » dans son curriculum vitæ. Bombardo la veut dans son service car il ne sait ni taper ses messages ni mettre en forme les diaporamas de présentation de ses projets. Il n'a aucune idée de ce qu'est un 3ème cycle universitaire.

Lui, sans diplôme, suinte de la fierté de rouler en Audi.

La rencontre de la stagiaire avec l'entreprise s'avère aussi douce qu'un platane à 130 km/h.

Le premier jour, on lui explique avec l'air de l'évidence que les fournitures, cahiers et crayons, sont attribués selon la place dans la hiérarchie. Le cas « stagiaire de la fac » n'étant pas répertorié, il faut demander à la direction. Elle éclate de rire, pense à une plaisanterie.

Mais non.

Bombardo la traite comme une sorte de secrétaire qu'il convient de mater car elle se la pète, avec son français de livres.

Elle corrige gentiment ses fautes, sens, orthographe et grammaire. Vexé, il hurle qu'il faut les

remettre. Il lui donne à faire des photocopies inutiles et toujours au moment de la débauche.

Bombardo ne répond jamais à ses questions sur les stratégies commerciales.

La rédaction du mémoire de 3ème cycle prend du retard.

Auprès des salariés de Sansavek, tous affligés de management humiliant et de dépassements horaires organisés, la stagiaire sème des graines de révolte : code du travail, acquis sociaux. Elle récolte regards apeurés et délation pour agitation politique aggravée d'incitation à la flemme. Chacun collabore au maintien de l'ordre. Et puis, pour qui elle se prend, on a un bon comité d'entreprise, d'abord, avec des sorties au Puy du Fou, y a pas à se plaindre.

Ça pue dans l'entreprise, on jurerait que le maréchal Pétain a pété dans l'ascenseur social.

D'une visite au Puy du Fou, Bombardo revient lové dans la certitude qu'avant la Révolution, c'était mieux. La place de chacun selon son origine, le terroir authentique rassurant, l'effort et la tradition plutôt que le progrès, tout remugle conservateur sonne doux au petit esprit péteux de Bombardo. Il est vengé de son étiage scolaire et culturel.

C'est ainsi qu'il conçoit un projet d'animation pour Sansavek : une grande fête autour d'un concours de soupes d'antan. Enfants des écoles mignonement déguisés en carottes et poireaux, joutes de jets d'épluchures, élection de miss courgette - car il ne faut pas oublier les femmes - il grouille d'idées. Il flaire la bonne pompe à subventions, c'est son talent.

Il choisit un titre habile, accrocheur et qui fait sens : « Bouillon de 11 heures », en référence à l'heure de la compétition de potages, avant l'apéritif.

La stagiaire rit de bon cœur, elle pense à une plaisanterie. Mais non.

Le premier prix du concours sera un voyage, en balnéaire, au Puy du Fou. Sans qu'on puisse se figurer pourquoi, Bombardo croit que « en balnéaire » signifie « transport plus hôtel », à l'opposé de pension complète.

Le souffle épais du ridicule finit par ébranler la stagiaire.

Maintenant, elle hésite entre rire et cogner. Il est temps d'agir, elle enregistre secrètement chaque remarque débile.

Ce matin, Bombardo est nerveux. En fin d'après-midi, il rencontre le jury d'élus et fonctionnaires qui accorde à Sansavek diverses subventions de bon pognon bien public. Il a besoin d'elle pour projeter le diaporama de présentation du projet « Bouillon de 11 heures » mais la stagiaire l'énerve à le contredire tout le temps.

Et puis elle sait très bien qu'on sera 13, ce soir, elle se fout de lui, c'est sûr.

Par autorité brute, il lui refuse le congé qu'elle a demandé pour le lendemain. Au lieu de ricaner, tu enverras le communiqué pour la presse, demain, sans faute.

Elle ricane, oui sans faute, bien sûr !

Elle enrage, elle va rater le concert des Rolling Stones, à Paris.

Il rectifie avec humeur le diaporama qu'elle a préparé, balnéaire, bordel ! Tu vas écouter oui ?

Il se sent puissant et fin manager.

Le jury et quelques cadres de Sansavek s'installent face à l'écran de la salle de réunion.

Depuis l'arrière, la stagiaire projette les diapositives qui présentent, erreurs de mots et d'orthographe à l'appui, le projet « Bouillon de 11 heures ». Bombardo parle d'ADN, d'antan, de légumes du terroir, de faire sens en nos temps troublés.

Chacun somnole dans la pénombre, ne comprend rien au concept, s'en bat le fion et pense au bon buffet d'après. On parlera météo et voitures allemandes en buvant du vin d'ici, entre hommes concernés. Seul le cliquetis des verres qu'installe le traiteur du village, entre mini-quiches et rôti froid, maintient un semblant de veille.

Bombardo a terminé. D'un ton pro, il demande s'il y a des questions.

Alors monte de l'assistance une marée d'hilarité. Bombardo exécute une lourde volte-face et découvre sur l'écran son visage plein cadre, photoshopé d'une couronne de carottes et poireaux sur un fond de plage à palmiers. Dans l'azur, comme autant d'angelots, volettent de fumants bols de soupe ailés et frappés du consternant logo de la Vendée. Le haut-parleur diffuse sa voix, qui hurle non-sens sur malhonnêteté : bien sûr, on va trafiquer les factures, on va pas se gêner ; et puis « aval » ça veut dire « avant » puisqu'il y a un « v », ils t'ont pas appris ça dans ta fac là ? Et balnéaire, bordel, balnéaire.

On pense aux cris dominateurs des singes des forêts moites.

Bombardo se rue sur la stagiaire qui rigole, tandis que d'autres diapositives insolentes passent et repassent. Dans l'obscurité, il trébuche et tombe, son crâne heurte un coin de table. Sa matière grise et incongrue se répand sur la moquette marron. Tandis que, devant, le jury enchaîne les fous rires, la stagiaire le regarde mourir, comme un mérou échoué, ce con.

Depuis son téléphone portable, elle achète fissa un billet de train pour Paris, arrivée à 14 h 02, assez tôt pour le concert des Stones. Puis, d'un geste pondéré, elle appelle les secours.

Sans faute, elle contacte aussi les rédacteurs de « La voix du Gers » et « L'agriculture libre ».

Le lendemain, on lit, à la une, sous une photo de Bombardo, mâchoire large et regard étroit :

*Drame chez Sansavek*

*Bombardo, cadre chez Sansavek, présentait hier soir à nos élus un projet d'animation du territoire lorsqu'il tomba lourdement et décéda. La piste privilégiée est celle de l'accident stupide. Ironie du sort, à l'instant de la chute, sans se douter de rien car captivés par le sujet présenté de façon cocasse, les salariés présents et **les membres du jury éclatèrent de rire !***



*Cinquième place*

*Le prix d'une vie*

**Solange CALENDINI**  
Paris





## **"Combien serons-nous ce soir, pour ce bouillon de 11h ?**

- **Treize bien sûr ...**

- De quelle information disposera-t-il ?

- D'aucune : la surprise sera totale pour lui. Nous verrons comment il réagit. Il n'y a pas que le potage qui risque d'être épicé ce soir ...

- Je n'aime pas ça. Cela peut s'avérer dangereux."

Tom se demandait dans quoi il s'était engagé. Son licenciement datait d'un an déjà. Si, les premiers jours, il avait apprécié ces vacances forcées, il n'avait toujours pas retrouvé de poste et sa situation financière devenait critique. Il y a 3 mois, il avait repéré sur les réseaux sociaux ce concours de nouvelles « Le prix d'une vie » dans la catégorie roman noir et la récompense « elle changera radicalement votre vie » l'avait suffisamment intrigué pour qu'il se prêle au jeu.

Il tenait maintenant entre ses mains le carton d'invitation, déposé dans sa boîte aux lettres le matin même et, perplexe, le relut une nouvelle fois : « Félicitations Tom ! Vous faites partie des deux finalistes de notre concours de nouvelles « Le prix d'une vie ». Le gagnant sera désigné ce soir, vendredi 13 septembre lors d'un dîner qui aura lieu à 23h. Présentez-vous au 13 rue Montaigne à 22h30 précises. Entrez sans sonner. Vous trouverez une lettre : prenez en connaissance et suivez scrupuleusement les instructions. »

Étrange mais après tout, songea-t-il, qu'avait-il à perdre ?

La nuit était tombée lorsqu'il se présenta, à l'heure dite, devant l'adresse indiquée.

Aucune lumière ne filtrait des fenêtres. Il actionna la poignée de la porte d'entrée qui s'ouvrit sans problème. Il repéra facilement la lettre. Il l'ouvrit et découvrit la photo d'un homme âgé à l'air jovial, accompagnée d'une petite fiole et d'un mot « Bonjour Tom, je suis le professeur Brun, organisateur du concours de nouvelles auquel vous avez participé. J'ai beaucoup apprécié votre texte. Il révèle quelqu'un de cultivé, plein de dérision, avec un sens certain pour tout ce qui n'est pas conventionnel. J'ai un cancer généralisé, il ne me reste que quelques jours à vivre et je souhaite mettre un terme à mes douleurs insupportables. Fêru de romans policiers, j'ai imaginé une mort à l'image de cette passion. Vous serez, si vous l'acceptez, l'aide qui me permettra de rejoindre mon épouse dans l'au-delà. Pour cela, la fiole contient un poison violent qu'il vous suffira de verser dans mon verre, ce soir, lors du dîner. Il est indétectable aux analyses que ne manquera pas de réaliser la police suite à mon décès, vous ne serez donc aucunement suspecté. Pour vous remercier, n'ayant pas de famille, vous hériterez de cette maison. Les papiers

correspondants sont prêts. Mais vous avez un concurrent, je n'ai pas réussi à vous départager. Je lui ai également proposé de m'aider mais d'une autre façon, que je ne vous dévoilerai pas, et qui me conduira à la mort avec des symptômes différents. Ces symptômes permettront aux membres du jury, qui participeront aussi à ce dîner, de savoir qui a gagné. Ils présenteront alors le bon testament à mon notaire la semaine prochaine. Est-ce votre nom qui sera couché sur ce document ? Cela dépend de vous ! ».

Tom, incrédule, lâcha la lettre. Me demander d'être un assassin pour une maison ? Pour qui me prend-il ? Il pensa à quitter immédiatement les lieux, puis se ravisa. En y réfléchissant, cela ne correspondait-il pas à de l'euthanasie assistée ? Certes, cette pratique est illégale dans notre pays mais est autorisée ailleurs, il libérerait ainsi cet homme de ses souffrances, une bonne action en somme se persuada-t-il, et compte tenu de sa situation, c'était une occasion inespérée. Il respira profondément et décida de faire confiance à son intuition qui saurait, le moment venu, lui dicter sa conduite. La fiole serrée dans son poing gauche, il monta à l'étage où il percevait du bruit. En haut de l'escalier, il ouvrit une porte et se trouva dans une salle où une table était dressée. Plusieurs personnes discutaient. Il reconnut le professeur Brun qui s'avança vers lui, un verre à la main. « Tom je présume ? ». Il hocha la tête. « Bienvenue, nous n'attendions plus que vous ! ». Il se retourna vers les autres convives et invita l'assemblée à passer à table. Un bref instant, Tom songea à saisir cette opportunité pour verser le contenu de la fiole dans le verre mais il se promit d'abord de s'assurer que tel était bien le souhait du professeur et tant pis si son concurrent avait moins de scrupules que lui et le devançait. Il essaya d'ailleurs de l'identifier en balayant la salle du regard. En vain.

A table, il se retrouva assis à droite du professeur. Il constata qu'ils étaient treize à table et bien que n'étant pas superstitieux, cela le mit mal à l'aise. Le repas était animé mais il ne participait pas aux échanges. « Vous êtes bien pâle, tout va bien ? » s'enquit le professeur. « Je suis un peu fatigué, je vous prie de m'excuser » répondit-il en se levant et en se dirigeant vers la salle de bains. Il s'aspergea le visage. Il entendit des pas derrière lui : « Cela va-t-il mieux ? ». « Monsieur, je veux bien vous aider comme vous me l'avez demandé mais pouvez-vous me confirmer que vous souhaitez toujours mourir cette nuit ? ». Le professeur fronça les sourcils : « Que racontez-vous ? Si c'est une blague, elle est de très mauvais goût ! ». Ces paroles lui firent l'effet d'un uppercut. « Mais, le mot ??... la fiole ... ?? » balbutia t'il en ouvrant son poing. Le professeur ouvrit de grands yeux « Où l'avez-vous trouvée ? Cette fiole a disparu hier de mon laboratoire, elle contient une substance mortelle et ... » il fut interrompu par un coup de feu et se figea. « Restez

là ! » lui cria Tom en se précipitant dans le couloir. Là, il buta sur un objet : un pistolet encore fumant ! Sans réfléchir, il le ramassa et revint sur ses pas. « Regardez ce que ... », il s'interrompit, effaré, en voyant le professeur se tenir la poitrine, et s'écrouler. « Non !! » hurla-t-il. Trois personnes firent alors irruption, se penchèrent sur le professeur étendu sur le sol puis se tournèrent vers lui. Il comprit la méprise et sentant le piège se refermer sur lui, lâcha l'arme, les bouscula et dévala l'escalier. « Arrêtez-le ! ». Au moment où il allait atteindre la porte d'entrée, des mains s'abattirent sur lui pour le plaquer au sol. Un homme se présenta. « Commissaire Dunois. Que s'est-il passé ? Mais ... que serrez-vous dans votre poing ? ». Tom s'affola « Je n'ai rien fait, commissaire ! Cette fiole était avec la lettre qui m'était adressée, disant qu'il voulait qu'on l'aide à mourir car atteint d'un cancer et ... ». « Un cancer ? Le professeur ? N'importe quoi ! Et de quelle lettre parlez-vous ? » « Un mot, dans l'entrée ! ». « Nous y sommes jeune homme dans l'entrée, où se trouve ce fameux mot ? ». Tom se mordit les lèvres. Quel idiot il faisait ! Il ne l'avait pas conservé, et bien sûr l'assassin s'en était emparé. « Nous étions deux en finale du concours. Le coupable doit être le 2<sup>ème</sup> finaliste ». « Quel 2<sup>ème</sup> finaliste ? De quel concours parlez-vous ? Vous êtes en plein délire ! Cette fiole, d'où vient-elle ? Et l'arme que vous teniez en mains ? Votre compte est bon ! ». Tom s'effondra. Finalement, pensa-t-il, amer, ce qui était écrit sur les réseaux sociaux était vrai : le 1<sup>er</sup> prix allait bien changer radicalement sa vie ... il irait croupir en prison pendant de longues années. Il se sentit défaillir et crut même perdre la raison lorsqu'il vit le professeur s'approcher et se pencher sur lui, l'air inquiet. « Tout va bien mon garçon ? » Avant que Tom ne réagisse, il enchaîna rapidement « c'était un très mauvais canular qui aurait pu mal se terminer, je l'avais prédit, mais mes collègues n'ont rien voulu savoir. Ils ont persévéré dans leur idée saugrenue. Dieu merci, je ne suis pas mort, et pour ce que j'en sais, je ne souffre d'aucun cancer. La fiole, elle, ne contient que de l'eau. Votre comportement vous honore. Le jury, que vous voyez autour de vous, a effectivement beaucoup apprécié votre nouvelle et a voulu vous faire vivre le même type d'émotion que certains de vos personnages. Vous avez bien gagné le concours mais le prix est ... cette surprise et le dîner que vous avez visiblement assez peu apprécié. Il était pourtant concocté par un chef ! » Tom reprit peu à peu ses esprits. « En définitive », conclut-il, « le soulagement de ne pas aller en prison vaut tous les prix, merci pour ce cadeau ... inattendu ! ». Tous se détendirent ... et **les membres du jury éclatèrent de rire !** « Sans rancune mon garçon » lança le professeur en lui tendant la main.

Le concours de nouvelles 2024  
**BRÈVES DE SANG D'ENCRE**  
a été mené à bien grâce aux actions conjointes de :

**Les inconditionnels et fameux membres du jury**

**Les non moins exceptionnels auteurs**  
dont les cinq lauréats :  
Elisabeth CHANCEL, Pascale BONIN, Georges MATHIEU,  
Claire CONSTANS et Solange CALENDINI

espérant qu'ils aient tous eu plaisir à écrire  
malgré des consignes difficiles !!!

**Notre génial dessinateur François ROBIN**  
©Les textes et les dessins appartiennent à leurs auteurs

**Les amis de 813**, les sites de concours de nouvelles,  
et les amis de facebook ou d'ailleurs  
pour la diffusion de l'information

**La MJC de Vienne** pour les photocopies  
et pour notre super festival Sang d'encre

**L'Atelier des Carmes**  
<https://atelierdescarmes.o80.fr/>  
[atelier.des.carmes@wanadoo.fr](mailto:atelier.des.carmes@wanadoo.fr) 06 86 98 85 91

**Merci à tous et à chacun !!!**

**Joëlle ROBIN**